

CHAPITRE 6

Le désir d'entreprise au risque de la psychanalyse

*Devenir entrepreneur
peut-il s'apprendre ?*

Jean-Claude CASALEGNO

*Enseignant chercheur en Management
et Développement des Ressources humaines
Responsable du programme Mastère en Management Européen
et Développement des Ressources Humaines
ESC Clermont*

Résumé

La capacité à entreprendre ne relève pas de la seule rationalité des acteurs. Elle implique les profondeurs de « l'Être » de l'entrepreneur. Ce qui anime donc dans un premier temps celui qui entreprend c'est le « désir ». Ce désir prend sa source dans les profondeurs de la subjectivité du sujet. Dans cette hypothèse, l'approche par les compétences ne peut suffire à expliquer le passage à l'acte d'entreprendre. La froide raison des sciences de gestion peine à comprendre d'où vient cette étrange passion. La psychologie clinique, d'inspiration psychanalytique en s'invitant par surprise à explorer ce champ nous offre des perspectives nouvelles nous permettant d'envisager d'enrichir les pédagogies classiques de l'entrepreneuriat.

Mots clés : Entrepreneuriat, Désir, Idéal du Moi, Psychanalyse, Intention entrepreneuriale, Pédagogie de l'entrepreneuriat

Introduction

L'entrepreneur est une figure qui fascine et interroge le théoricien. La grande question qui le préoccupe à ce sujet est celle de l'origine de cette capacité à entreprendre. S'agit-il d'une capacité qui est « innée » (Shapero, 1975 ; Gilder, 1985 ; Casson, 1982 ; Keynes, 1936) ou d'un ensemble de compétences qui peuvent s'acquérir en particulier dans les écoles de gestion comme le supposent de nombreux auteurs (Fayolle, 2000 ; Saporta & Verstraete, 2000 ; Bechard, 1998 ; Guillot, 2005),

Bien qu'il n'existe pas de consensus à ce propos, la plupart des travaux (menés en particulier par les théoriciens du management) considère qu'il est possible d'apprendre à devenir « entrepreneur ». Ce point de vue est particulièrement exalté par Peter Drucker (1985), lui-même, lorsqu'il affirme : « L'entrepreneuriat, ce n'est pas magique, ce n'est pas mystérieux et cela n'a rien à voir avec les gènes. C'est une discipline. Et en tant que discipline, cela peut s'apprendre ».

À travers cette contribution nous nous proposons de mettre en évidence que cette vision optimiste de l'apprentissage de la compétence entrepreneuriale devrait être plus nuancée. Si on peut reconnaître assez aisément qu'il est possible d'acquérir (Avoir) une culture entrepreneuriale, il nous paraît difficile de concevoir qu'on peut « fabriquer » un entrepreneur. Au-delà des facteurs sociaux déjà bien repérés (Shapero et Sokol, 1982), nous posons l'hypothèse, à la lumière de la psychologie clinique d'inspiration psychanalytique, qu'il existerait des facteurs intrapsychiques spécifiques complexes liés à la structure même de la personne. La capacité à devenir « entrepreneur » nous paraît donc largement dépendre de cette structure « fondamentale » (Être) que des apprentissages réalisés lors des parcours de formation.

Pour être plus précis notre hypothèse fondamentale repose sur le fait que ce n'est pas l'équipement instrumental en sciences de gestion, du moins dans sa conception actuelle, qui est suffisant pour faire d'un individu un véritable entrepreneur. Il y aurait donc selon nous une prédestination « archaïque » au devenir entrepreneurial. Cette détermination ne serait pas définitive mais faciliterait ou compliquerait de façon significative l'accès des individus à l'acte entrepreneurial. Cette question devient, d'autant plus importante à élucider qu'on est en train d'assister à la transformation d'une société salariale à une société entrepreneuriale (Gorz, 2003 ; Hernandez 2008 ; Marchesnay, 2004).

Pour préciser de façon plus claire notre objet, nous nous intéresserons donc davantage à ce que Sabourin et Gasse (1991) dans leur modèle systémique de l'entrepreneur appellent les prédispositions qu'aux facteurs exogènes de la vocation entrepreneuriale. Cette hypothèse ne remet pas en question l'impact des facteurs sociaux, environnementaux (Gartner, 1988) ni l'intérêt d'une pédagogie de l'entrepreneuriat (Shapiro et Sokol, 1982 ; Fayolle 2001) mais s'interroge sur les pouvoirs que celle-ci a parfois tendance à s'attribuer et sur les évolutions possibles des dispositifs existants.

1. La psychologie clinique au service de l'observation empirique

Notre recherche s'appuie sur une démarche « qualitative » reposant sur l'observation empirique de plus d'une vingtaine d'entrepreneurs que nous avons accompagnés dans le cadre de diverses prestations de conseils et plus spécialement sur l'accompagnement sur une longue période (15 ans) de 4 dirigeants « entrepreneurs multirécidivistes » dont la caractéristique est d'avoir eu un parcours professionnel entièrement construit autour de l'entrepreneuriat. Des interviews complémentaires approfondies portant sur les origines de leur vocation d'entrepreneurs et leur histoire de vie ont par ailleurs été réalisées pour enrichir l'observation empirique. Les interviews très détaillées collectées par le sociologue québécois Robert Carrier (2008) nous ont été également particulièrement utiles pour réaliser cette première exploration d'inspiration psychanalytique.

À travers ces récits de vie, il nous a été possible d'observer un certain nombre de comportements spécifiques dont le décodage clinique pourrait contribuer à définir plus clairement la capacité entrepreneuriale, qui reste encore largement finalement une « terra incognita ».

Rappelons que la démarche clinique, s'inspirant en particulier des théories psychanalytiques, s'efforce de comprendre les comportements humains en situation comme des signes signifiants « quelque chose » de l'imaginaire inconscient (Vasse, 2008). Dans cette perspective, le comportement ne se réduit pas à lui-même comme dans les approches strictement comportementalistes ; il est l'expression d'une certaine représentation du monde. Il témoigne d'une activité imaginaire inconsciente à laquelle il est possible d'accéder en considérant que le comportement est aussi un « symptôme »,

porteur de sens. On retrouve ici les 3 dimensions qui selon Lacan caractérisent l'approche clinique à savoir : le « Réel » qui doit être compris comme ce qui se passe « ici et maintenant », « l'Imaginaire » qui intervient dans la perception qu'a le sujet du réel et enfin le « Symbolique » qui considère le comportement comme un langage porteur de sens. Autrement dit, le Réel renvoie aux faits, rien que les faits, « l'Imaginaire » est un filtre plus ou moins déformant du « Réel », tandis que le « Symbolique » est la signification potentielle d'un comportement vu comme « symptôme » d'un « Autre » qui parle en nous, à savoir : l'Inconscient.

Pour la pensée commune, la psychologie clinique se limite au soulagement de la souffrance humaine. Elle est associée à l'activité thérapeutique et devrait s'y cantonner. Quant à la psychanalyse avec son langage et ses codes sémantiques ésotériques, elle paraît bien loin de pouvoir prétendre comprendre l'acte entrepreneurial. C'est sans doute ce qui explique le peu de considération que les sciences de gestion lui ont accordé. Il est important, cependant, de comprendre que, dans les deux cas, l'influence de ces disciplines ne se réduit pas au seul champ de la pathologie. Elles constituent également un paradigme en soi qui apporte avec elles un ensemble de concepts, de méthodes et d'outils qui permettent de mettre en perspective les événements « quotidiens et coutumiers de l'existence humaine » (Laplantine, 1998). Elles offrent donc une compréhension nouvelle du « fait » humain.

Elles pourront, évidemment on le comprend, compte tenu de leur sulfureuse réputation, dérouter dans un premier temps le gestionnaire, peu habitué à ce regard. Cet inconfort sera d'autant plus sensible que ces disciplines procèdent plus par suggestion « heuristique » que par affirmation. Il faudra donc concevoir tous les propos tenus dans cet article davantage comme des questions qui cherchent à « résonner » dans l'esprit du lecteur plutôt que comme des rationalisations définitives sur ce qu'il faut encore bien appeler « les mystères de l'entreprenariat », dont on sait qu'il prend sa source dans les profondeurs de l'intériorité de la vie psychique des individus.

Il est important également de préciser que le recours à des concepts et méthodes cliniques n'a pas pour but de considérer l'acte d'entreprendre comme une maladie mais au contraire témoigne d'une certaine solidité mentale dans la mesure où il s'agit de sortir des formations communes (Freud, 2010) et d'entrer dans un processus d'individuation (Diel, 1969).

2. La nécessité d'un nouveau cadre de références théoriques pour explorer la dynamique intra psychique de l'entrepreneuriat

Les enquêtes sociologiques portant sur les motivations des entrepreneurs à entreprendre mettent en évidence *le besoin d'indépendance et d'autonomie* comme prioritaire. On peut se demander du point de vue de la psychanalyse où s'origine ce désir qu'on peut qualifier de *liberté*.

Chez les 4 entrepreneurs que nous avons observés, ce qui frappe d'emblée c'est leur volonté farouche de pas s'inscrire dans un système organisationnel dont ils ne seraient pas l'auteur. Deux d'entre eux auraient largement eu pourtant la possibilité d'occuper assez facilement un emploi salarié compte tenu de leur qualification ; l'un titulaire d'un doctorat en médecine, l'autre d'un diplôme de l'ESSEC. Cette volonté farouche, presque viscérale réveille plusieurs hypothèses : Bleger (1967), psychanalyste argentin, nous rappelle que toute organisation fonctionne comme un contenant. Or pour lui le premier contenant est la mère. La relation que les sujets entretiennent avec les organisations reposeraient donc sur un lien symbiotique qui serait symboliquement identique à celui qui reliait le fœtus au placenta de la mère. Cette recherche de symbiose ne cesserait jamais d'exister dans la vie des individus. Elle caractériserait un stade très primitif du développement humain qui se situerait en amont de tous les autres stades. Ainsi, à partir des observations cliniques et des nombreuses thérapies qu'il a menées avec succès, Bleger aurait identifié le noyau le plus profond et le plus ancien de la personnalité qu'il appelle « noyau agglutiné ». Ce niveau très archaïque de la conscience humaine, évidemment inconscient et refoulé serait à l'origine du besoin qui pousse le sujet à déposer dans l'Autre, une personne ou une organisation, la partie la plus archaïque de lui-même.

Pour Bleger, chaque Homme rechercherait en permanence des « lieux » où déposer cette partie « immature » de lui-même, dont il ne serait en définitive, jamais, totalement débarrassé. Il aurait besoin que celle-ci soit contenue en symbiose dans un Autre. Cela serait une nécessité pour éviter que la partie folle de soi-même (psychotique) vienne resurgir avec son cortège d'angoisse, de violence et de terreur polluant la rationalité du Moi.

Nous avons été amenés à plusieurs reprises à apprécier la pertinence opérationnelle de ses hypothèses dans l'accompagnement de sujets confrontés à des situations de crise qu'on peut comprendre comme des expériences extrêmes de « ruptures de contenant ». Au-delà de l'intérêt pratique que peut offrir cette grille de lecture pour accompagner des salariés attachés à leur organisation, elle met en évidence, sur un plan anthropologique, que les liens que les individus tissent avec les organisations n'est jamais neutres mais toujours chargés d'amour et de haine.

Ainsi, il existerait une nette différence entre les individus qui choisiraient de façon permanente la voie salariale et ceux qui opteraient pour la destinée entrepreneuriale. Les premiers auraient davantage besoin d'être contenus que les seconds qui préféreraient être créateurs de contenants. Si avec Bleger mais aussi Kaes (2004), on admet que le premier contenant est la mère, on peut constater qu'il existerait deux positions ontologiques radicalement différentes vis-à-vis des organisations : d'un côté des individus qui auraient conservé une image suffisamment positive de cette expérience au point de vouloir la maintenir (tant bien que mal) tandis que d'un autre ceux qui l'auraient vécue comme relativement incertaine et qui seraient tentés dans leur vie d'adulte d'y échapper en créant eux-mêmes leur propre contenant. L'acte entrepreneurial pourrait, de ce point de vue, être compris comme une tentative d'échapper à la présence trop intrusive de la mère imaginaire.

Si cette analyse est retenue, l'entrepreneur se caractériserait, alors, par un besoin de distance par rapport aux organisations. Distance qui lui permettrait d'éprouver son autonomie et d'échapper au risque fantasmatique d'ensevelissement. Michaël Balint (2003) nous propose, à ce sujet, deux concepts intéressants qui confirmeraient l'intérêt de ces propos. Il avait observé chez ses analysants deux types d'attitudes. Durant leur cure, certains sujets avaient tendance à s'accrocher à leur analyste en multipliant les occasions d'établir un contact ou chercher une proximité tandis que d'autres au contraire manifestaient un besoin de distance qui se traduisait par une froideur dans la relation, voire des tentatives de fuir l'analyste. Pour mieux caractériser ces deux attitudes fondamentales, il a proposé une typologie qui permet de comprendre la difficulté pour tous les individus de se séparer des organisations dans lesquelles ils ont déposé le « noyau agglutiné » de leur personnalité. Les premiers sujets appartiendraient selon lui à la catégorie des « ecnophiles » alors que les seconds sont appelés

les « philobates ». Si les « ecnophiles¹ » s'accrochent, les « philobates² » a un besoin irréprensible de distance, ce qui se traduira dans sa vie d'adulte par une recherche d'autonomie et de distance aussi bien dans ses relations avec autrui qu'avec celles qu'il tisse avec les organisations.

Cette intensité du vécu émotionnel sécuritaire n'est pas seulement le résultat du lien « archaïque » et fantasmatique que les sujets entretiennent avec les organisations, il est largement encouragé par les normes du droit du travail qui oblige l'employeur, en échange de la mise en subordination du salarié, à lui garantir une sécurité relative durant la période du contrat. Cette contrainte est encore plus forte pour le CDD puisqu'il n'est pas possible de rompre un CDD sans envisager pour les parties qui en seraient responsables des « dommages et intérêts » significatifs.

D'une certaine façon, le droit du travail considère qu'en échange de l'abandon de sa liberté, le salarié a droit de la part de son employeur à une certaine protection. Cette norme, même si elle est partiellement atténuée par les nouvelles dispositions qui autorisent une séparation négociée entre les protagonistes renforce le besoin naturel et légitime de sécurité.

Quel que soit le degré d'adhésion que le lecteur aura vis-à-vis de ses théories, il apparaît que la relation que chaque individu tisse avec les organisations au cours de son existence professionnelle ne sera pas sans lien avec les expériences primaires de son enfance.

Dans cette recherche « archéologique » des fondements du désir d'entreprendre, il apparaît que la relation à la mère semble déterminante. C'est également les constats que fait le psychanalyste Winnicott quand il s'interroge sur ce qui se peut se jouer dans le soutien maternel des premiers temps. Il explore notamment ce qui se passe dans de ce qu'il appelle le « holding » et le « handing ». Le « holding » signifie le fait d'être porté tandis que le « handing » renvoie à la façon d'être porté. La capacité d'autonomie du sujet se déterminerait à ce moment. L'enfant serait amené à interpréter la façon dont la mère répondrait à ses besoins. Une réponse qui serait constamment trop anticipée pourrait contribuer à « séquestrer » l'enfant dans une régression interminable et rendre difficile le développement de sa maturité. Cette situation, si elle se prolongeait trop longtemps pourrait conditionner chez l'adulte une fixation à des stades archaïques

1. « Ecnos signifiant « s'accrocher » en grec.

2. « Philos » signifiant à distance en grec.

de son développement et se traduire par une recherche permanente de dépendance comme si le sujet ne pouvait jamais se séparer de cette mère si bonne. Cependant, chez d'autres sujets, cette surprotection de la mère pourrait être vécue, au contraire, comme intrusive et dangereuse. Dans les deux cas, les modalités de cette relation ne seraient pas sans influence sur le besoin de dépendance ou d'autonomie du sujet dans sa vie d'adulte.

Dans ce registre, que les psychanalystes qualifient de précœdipien, Mélanie Klein (2009) apporte elle aussi sa contribution. Elle a plus spécialement étudié le moment où l'enfant fait l'expérience du sevrage. Dans cette séparation avec le sein de la mère, elle distingue deux stades importants : Le stade schizo-paranoïde et le stade dépressif. Dans un premier temps, l'enfant fera preuve d'une certaine agressivité. Il trouvera que la mère n'est plus aussi bonne. Un doute va commencer à s'installer dans sa conscience. Avant cette séparation, celle-ci était aux petits soins pour lui. Elle ne faisait qu'un avec lui, répondant sans délai à ses besoins, entretenant l'illusion d'un monde protecteur. À partir de ce moment, une distance va commencer à s'installer. L'enfant sera amené à interpréter sur un plan imaginaire la façon dont cette rupture va s'opérer. Cette expérience conditionnera certainement aussi la confiance qu'il pourra accorder aux autres et aux organisations.

Le besoin d'indépendance est souvent présenté comme prioritaire par les entrepreneurs eux-mêmes. On peut penser que celui-ci trouve certainement son origine dans les stades archaïques de son développement. Freud distingue clairement 5 stades dans le développement psychique des individus :

- le stade oral qui se caractérise par une fixation de la pulsion sur les besoins relevant de l'oralité et de la dépendance ;
- au cours du stade anal, l'enfant fait l'expérience des règles sociales qui vont lui permettre de se séparer de la mère. Tout en s'opposant à ces règles contraignantes qui vont le déloger, c'est à cet instant qu'il s'identifiera au père et commencera à comprendre qu'il a un avenir dans le monde des adultes ;
- durant le stade phallique, l'enfant va rentrer en compétition avec le parent du même sexe et tenter de séduire le parent de l'autre sexe. Cette phase le placera dans l'illusion narcissique de la toute puissance dont il sortira, si tout va bien, par le complexe d'Oedipe où il découvrira l'interdit qui lui

permettra de se rendre compte que tout n'est pas possible. C'est le « non » du père qui lui permettra de se différencier et d'accéder à son individualité. Lacan parle à ce sujet de castration. Il s'agit évidemment d'une métaphore qui signifie que le sujet prend conscience de ses limites.

Ces différents stades du développement psychique s'étalent sur de nombreuses années, jusqu'à la phase dite génitale où le sujet tournera ses pulsions et ses intérêts vers d'autres « objet » que ces parents.

Cependant, il faut savoir que la construction du sujet n'est pas un processus chronologique linéairement séquencé. Elle procède par itération, assemblage, sédimentation d'éléments qui vont s'organiser pour donner naissance à des structures de personnalité qui vont se colorer d'un ou des stades décrits ci-avant. (Roche, 2000). C'est ainsi qu'on pourra distinguer la personnalité orale, la personnalité anale, la personnalité phallique, la personnalité latente et la personnalité génitale. Du point de vue de cette théorie, il semble que l'énergie entrepreneuriale ne puisse se mettre en œuvre qu'à partir du stade anal, c'est-à-dire qu'à partir du moment où l'individu éprouve le besoin (et du plaisir) à s'opposer aux circonstances.

L'entrepreneuriat nécessite en effet une posture existentielle particulière. Être entrepreneur c'est sur un plan psychologique, refuser de subir passivement l'histoire ; c'est mettre toutes ses forces à fuir le déterminisme réifiant des institutions (Sartre, 1960) qui le réduirait à n'être qu'un agent. L'entrepreneur ne se contente pas de survivre ou de se maintenir dans la jouissance de l'instant, il se positionne en « actant », créateur d'histoire. Il s'impose avec effronterie « pour changer la forme de la matière » (Leibniz). En s'employant à déplier l'Être, à le sortir de ses plis, il fait le temps, permettant à l'Être de se perpétuer à travers la création de son œuvre (Fauvet, Fourtou, 1985).

La deuxième topique de Freud n'est elle aussi pas sans intérêt pour comprendre la capacité de l'entrepreneur à prendre des risques. C'est dans le risque de sa vie que l'homme peut éprouver sa liberté disait Hegel. Cela suppose une énergie vitale importante qui a besoin de se déployer pour exister. Elle est plus forte que les règles du Surmoi qui pousserait l'individu à se soumettre à des normes. Spinoza, déjà bien avant Freud avait senti la puissance du désir en parlant de « conatus ». L'énergie du conatus c'est la vie. C'est l'énergie du désir qui permet d'agir : « Le conatus n'est pas autre chose que la liberté de désirer et de s'élancer sans retenue à

la poursuite de son désir » (Lordon, 2010). C'est ce qui permet de tenter quelque chose plutôt que rien, c'est ce qui permet finalement d'être à l'origine de quelque chose, de prendre des initiatives.

Mais pour que cette énergie prenne forme, il faudra que l'entrepreneur se mette au service de quelque chose qui le dépasse : un projet. C'est le projet qui va lui donner cet élan vital, cet enthousiasme. À l'origine, le projet d'entreprendre est donc toujours un processus imaginaire, un rêve qu'il faudra impérativement mettre en œuvre. Ce rêve fonctionnera comme un aimant qui le pousse, l'attire, l'aspire, l'inspire. C'est lui qui lui donnera la force d'affronter toutes les épreuves.

Cette capacité à se projeter de façon permanente dans l'avenir est désignée par les grecs comme la fonction « téléologique ». Elle dépend directement d'une instance que la psychanalyse a appelée l'Idéal du Moi. Celui-ci propose au Moi des identifications héroïques qui vont mettre le sujet en tension. En accomplissant le rêve qui le possède, l'entrepreneur transformera son Moi en Moi Idéal, digne de reconnaissance et d'amour. C'est ce qui fera aussi que sur un plan narcissique, cette aventure sera si exaltante car c'est en accomplissant son rêve que le sujet s'accomplit.

3. Pour une approche plus heuristique de la pédagogie de l'entrepreneuriat

Cette exploration des processus intrapsychiques de ce que nous pourrions appeler provisoirement « le système psychique entrepreneurial » est évidemment encore à ses balbutiements. Elle met cependant clairement en évidence le poids de l'histoire personnelle du sujet dans les premiers moments de sa vie. Mais elle peut aussi contribuer à enrichir la pédagogie académique de l'entrepreneuriat encore trop centrée sur l'équipement instrumental d'outils de gestion certes utiles mais peu mobilisateurs du désir d'entreprendre qui repose davantage sur une dimension « onirique » qu'une démarche rationnelle.

Si l'entrepreneuriat repose sur la capacité d'un acteur à prendre une distance par rapport aux injonctions normatives des institutions, on peut se demander si les véritables candidats à l'entrepreneuriat ne se trouvent justement pas dans les déviants ou les marginaux sécants qui sont parvenus à s'y intégrer. Plutôt que de tenter de les « assujettir » silencieusement

mais violemment aux normes du système académique par des actions de culpabilisation, ne serait-il opportun de les distinguer et d'explorer avec eux la difficulté qu'ils éprouvent à se plier à un système. Difficulté qui devient en réalité un facteur clé de succès en situation entrepreneuriale. Ne serait-il pas plus pertinent, au contraire, de les aider à trouver des formes de différenciation plus intelligentes plutôt que de les censurer et de les punir ? (Foucault, 1998)

Si l'entrepreneuriat constitue une tentative existentielle de vivre en acteur plutôt qu'en agent, ne serait-il pas utile de s'interroger sur les méta-apprentissages mis en œuvre par les pédagogies classiques qui semblent récompenser davantage la capacité des sujets à se mettre en conformité avec les règles qu'elles ont explicitement ou implicitement édictées qu'à inciter les individus à exprimer leur créativité et leur imagination ? Cela se confirme aisément par les propos souvent tenus par les étudiants des grandes écoles face à leurs formateurs, lors des travaux d'évaluation : « Monsieur, que demandez-vous exactement ? » ; « Est-ce bien cela que vous demandez ? » ; « si je vous pose cette question, c'est pour bien être en phase avec votre demande ».

Être entrepreneur suppose de prendre des risques. Pour son projet, un entrepreneur met en péril son patrimoine, sa réputation, sa santé, d'une certaine façon sa vie. Ne serait-il pas possible de valoriser la prise de risque symbolique que pourrait représenter toute initiative prise dans le cadre institutionnel classique ? Les expériences réalisées dans les associations d'étudiants commencent à être prises en compte mais encore très superficiellement. Elles pourraient faire l'objet d'un véritable travail théorique.

Enfin si l'Idéal du Moi est bien un des moteurs de l'aventure entrepreneuriale, ne devrait-on pas être plus attentif aux modèles d'identification valorisés dans et par les institutions de formation en sciences de gestion. Généralement, c'est davantage la figure du cadre gestionnaire qui est mis en avant plutôt que celle de l'entrepreneur. Ne serait-il pas plus « exaltant » d'intégrer dans l'enseignement des sciences de gestion l'histoire des entreprises en proposant notamment des travaux de recherches biographiques sur des entrepreneurs d'exception et/ou des rencontres centrées sur des récits de vie avec des entrepreneurs en activité ?

Conclusion

Cet essai a pu paraître anachronique du fait des références théoriques mobilisées pour tenter de comprendre le mystère de « l'intention entrepreneuriale » (Tounes, 2003). Nous espérons cependant qu'il ouvre une voie complémentaire aux recherches menées jusqu'à présent dans ce domaine. L'hétérogénéité des recherches académiques classiques en sciences de gestion mettent en évidence la difficulté à cerner la profondeur des origines de la motivation entrepreneuriale.

Si les histoires de vie des entrepreneurs ont déjà été utilisées à ce sujet ; ce qui constitue l'originalité de cette exploration c'est le fait de tenter d'en faire une lecture clinique. Chaque création d'entreprise constitue, en effet, une épopée. Elle se raconte non comme une suite chronologique d'événements mais comme un roman rempli d'émotions et de désirs. Si la rationalité est bien engagée dans cette expérience, l'inconscient du sujet a sa part d'influence dans ce choix si singulier.

Les sciences humaines et plus particulièrement la psychologie clinique d'inspiration psychanalytique présente certainement un intérêt pour comprendre comment, dans cette circonstance, « la folle passion du projet » l'emporte souvent « sur la froide raison du budget ».

Bibliographie

BALINT (M.) (2003), *Le défaut fondamental*, Collection Petite Bibliothèque, Payot

BECHARD (J.-P.) (1998), *L'enseignement en entrepreneurship à travers le monde : validation d'une typologie*, Management International, p. 25 à 34

BLEGER (J.) (1967), *Symbiose et Ambiguïté*, PUF

CARRIER (R.) (2008), *Si tu peux faire rire le bon dieu, parles, lui, de tes Plans*. Parole d'entrepreneur !, Carrier

CASSON (M.) (1982). *L'entrepreneur : une théorie économique*, Uk, Edward Elgar Publishing limited

DIEL (P.) (1969), *Psychologie de la motivation*, Paris, Payot

DRUCKER (P.), *Les entrepreneurs*, Editions Lattés, 1985, 344 pages

ENRIQUEZ (E.) (1997), *Les jeux du pouvoir et du désir dans l'entreprise*, Paris, Desclée de Brouwer

FAYOLLE (2001), « *Les enjeux du développement de l'entrepreneuriat* », Rapport rédigé à la demande de la Direction de la Technologie du Ministère de la Recherche

FOUCAULT (M.) (1998), *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard

FREUD (S.) (2010), *Psychologie des masses et analyse du Moi*, PUF

GARTNER (W B) (1988), "Who is an entrepreneur? Is the wrong question", *American Journal of small Business*, Spring, p 11 à 32

GILDER (G.), *L'esprit d'entreprise*, Edition Fayard, Paris, 1985

GORZ (A.) (2001), « *La personne devient une entreprise* », Note sur le travail de production de soi in *Revue du Mauss* 2001/2 (n° 18), p. 61 à 66

GUILLOT (B.) (2005), *Contribution à une méthodologie d'évaluation des compétences entrepreneuriales : l'exemple des étudiants des Grandes Écoles Françaises*, Colloque Iseor

HERNANDEZ (E. M.) (2007), *Entrepreneuriat versus salariat Construction et déconstruction d'un modèle ?*, in *Revue française de gestion* 2008/8-9 (n° 188-189)

KAES (R.) (Dir) (2004), *Crise, rupture et dépassement*, Collection Inconscient et Culture, Dunod

KEYNES (J.M.) (1936), *The General Theory of Employment, Interest and Money*

KLEIN (M.) (2009), *La psychanalyse des enfants*, PUF

LAPLANTINE (F.) (1988), *La culture du psy ou l'effondrement des mythes*, Privat

LORDON (F.) (2010), *Capitalisme et servitude*, Editions La fabrique

MARCHESNAY (M.) (2004) , *Hypermodernité, hypofirme et singularité* in *Management et Avenir* n° 2 (2004/2), 7 à 26

OLLIVIER (B.) (1995), *L'acteur et le sujet*, Paris, Desclée de Brouwer

ROCHE (L.) (2000), *Psychanalyse, sexualité et management : Toute-puissance, impuissance et puissance des managers*, Collection Psychanalyse et Civilisation, L'Harmattan

SABOURIN (J.-P.), GASSE (Y.) (1989), « *Le potentiel entrepreneurial et les intentions de création d'entreprise des élèves et des diplômés de cégep* », Revue P.M.O., 1989, vol. 4, n° 1, p. 12 à 23

SAPORTA (B.), VERSTRAETE (T.), « *Réflexions sur l'enseignement de l'entrepreneuriat dans les composantes en sciences de gestions des universités françaises* », Gestion 2000, mai-juin 2000, p. 97-121

SARTRE (J.-P.) (1960), *Critique de la raison dialectique*. Tome 1, Théorie des ensembles pratiques, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Idées », « Rareté et mode de production »

SHAPERO (A.), SOKOL (L.) (1982), *The social dimensions of entrepreneurship in Encyclopedia of entrepreneurship*, Englewood Cliffs, Prentice Hall inc

TOUNES (A.) (2003), *L'intention entrepreneuriale*, Thèse de doctorat, IAE, Faculté de Droit, des Sciences, Economiques et de Gestion, Université de Rouen

VASSE (D.) (2008), *Le poids du réel, la souffrance*, Paris Seuil

WINNICOTT (D.) (1971), *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Connaissance de l'inconscient, Gallimard